

dent; un jour qu'il revenait seul de la chasse, il fut rencontré, vers le haut de la rivière de Nicolet, par six éclaireurs iroquois qui, n'osant pas l'attaquer de front, chantèrent leur chanson de paix, en l'abordant. Il chanta aussi la sienne, et les invita à passer par son village, qui n'était qu'à trois ou quatre lieues de là, les prenant pour des députés qui se rendaient aux Trois-Rivières ou à Québec. Ils seignirent d'acquiescer avec plaisir à son invitation, mais il y en eut un qui resta exprès en arrière, sous prétexte de vouloir se reposer. Piskaret marchait avec eux sans les soupçonner d'aucun mauvais dessein, ou comptant sur sa force et son adresse, dans le cas contraire, lorsque le Sauvage qui était demeuré en arrière, arriva tout à coup sur lui, et le renversa mort d'un grand coup de sa hache d'armes sur le derrière de la tête. La perte d'un tel allié fut plus sensible aux Français que ne l'aurait été celle de plusieurs centaines d'autres guerriers algonquins ou hurons.

F. M. B. . . . D.

PAULIN.

OU LES HEUREUX EFFETS DE LA VERTU.

JE me rendis chez les Bertrand à l'heure du dîner, et l'on peut juger des différentes sensations que j'éprouvai en m'y rendant. Madame Bertrand était seule, dans une petite salle basse; elle sourit en me voyant, et me prenant affectueusement la main, elle m'embrassa, en me disant: "Ah! ah! monsieur Paulin; vous écrivez des lettres d'amour; ça, mon enfant, est-il bien vrai que tu n'aimes plus ta demoiselle Henriette?—Bien vrai, maman Bertrand, bien vrai; je vous le jure.—Ainsi soit-il, car c'est un bon débarras. Tenez, monsieur Paulin, vous savez que mon mari et moi nous vous aimons comme si vous étiez notre enfant; nous vous l'avons prouvé. Eh bien! cette pauvre Joséphine, elle vous aime aussi. C'est une jeune fille qui est franche, qui ne connaît point les détours; il y a déjà un mois qu'elle nous a fait la confession de son amour. Si vous saviez combien nous avons de chagrin, combien nous maudissons intérieurement votre amour pour Henriette! Ah! mon dieu, ça ne se comprend pas; mais ce matin, quand Joséphine a lu cette lettre, elle a pleuré, elle s'est trouvée mal; elle s'est jetée dans nos bras, en nous disant: Mon oncle, ma tante, que je suis heureuse! monsieur Paulin m'aime, il me l'écrit, je dois le croire; vous le croyez aussi, n'est-ce pas? car vous m'avez toujours dit qu'il était incapable de mentir.

"Vous pleurez, monsieur Paulin.—C'est de joie, mamma Bertrand, de me voir aimé de votre nièce.—Ma foi, vous faites bien; il vaut mieux pleurer pour elle de joie, que d'avoir pleuré tant